

Nouveautés

Numéro 20, décembre 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56785ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1975). Nouveautés. *Québec français*, (20), 6–9.

Financement de l'Association

Comme nous le soulignons dans le n° 17 de la revue, l'Association n'est plus subventionnée pour ses dépenses internes. En conséquence, le C.A. a pris des mesures énergiques pour réduire les dépenses, les montants perçus des cotisations parvenant tout juste à équilibrer le budget interne. À ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que l'A.Q.P.F. touche une subvention annuelle spéciale du ministère de l'Éducation du Québec pour ses activités externes, c'est-à-dire pour sa participation à la F.I.P.F. et à ses commissions. Jamais l'argent des cotisations n'a servi à payer les frais (voyages, réunions pédagogiques, secrétariat, publications) de cette participation. Cette politique a été scrupuleusement suivie jusqu'ici et le C.A. entend respecter cette ligne de conduite.

Financement de la revue

Jusqu'à ce jour, la revue s'est financée dans une proportion de 80%, grâce aux annonces et aux abonnements. Ce sont encore les frais postaux qui grugent une partie importante du budget. Des démarches sont en cours auprès du ministère des Affaires culturelles pour l'obtention d'une subvention spéciale. Si elles n'aboutissent pas, faudrait-il que la direction de la revue soumette une demande au Conseil des Arts du Canada?

Ce n'est que par l'augmentation du nombre des abonnements que nous pourrions garantir la parfaite indépendance de votre revue. Ce défi est le vôtre autant que le nôtre!

Congrès de la Nouvelle-Orléans (26-30 décembre)

Suite à une demande expresse de l'A.Q.P.F., le ministère de l'Éducation a accepté de payer les frais de transport et de séjour de trois représentants de l'Association au 3e congrès mondial de la F.I.P.F. Il s'agit de M. Marcel Dupont, vice-président (qui représentera le président), de M. Maximilien Laroche et de M. Jean-Claude Gagnon. MM. Émile Bessette, André Gaulin et Gilles Dorion assisteront également au congrès. Les dépenses de ces trois derniers sont assumées par le budget spécial mis à la disposition de l'Association pour ses affaires externes. D'autres membres se joindront sans doute à cette délégation à titre individuel.

ÉLÉMENTAIRE

jeux de parole de l'école maternelle au C.P. et au C.E.

Paulette LEQUEUX

Armand Colin/Bourelle, 1974, 143 p.

On connaît l'importance du développement auditif sur la prononciation et les répercussions de ceux-ci sur des apprentissages scolaires comme la lecture et l'écriture. Le petit livre de Paulette Lequeux est remarquable, car il présente de nombreux exercices visant à fixer le système phonologique de l'enfant, et ces exercices sont toujours intégrés dans des jeux de parole très sympathiques: comptines, formulettes, devinettes.

Comme tel, cet ouvrage sera certes très utile pour les jardinières et les enseignantes du 1er cycle. Mais il serait souhaitable que des phonéticiens réalisent au Québec un ouvrage de ce genre afin de répondre aux problèmes particuliers que l'on rencontre ici. (C.V.)

les troubles d'apprentissage guide de l'éducateur

Frances SCHONING

Les Presses de l'université du Québec, 1975, 315 p.

L'ouvrage de Frances Schoning est vraiment exemplaire. D'abord parce qu'il ramasse en sept chapitres tout le programme et les activités d'une classe de rééducation. À savoir: motricité globale, intégration sensori-motrice, habiletés perceptivo-motrices visuelles, habiletés perceptivo-motrices auditives, habiletés conceptuelles, développement du langage et socialisation.

Chaque chapitre expose une foule d'activités et est suivi d'une bibliographie très détaillée. Il semble que l'auteur le conçoive comme LE guide complet du maître. On lit en effet que *les exercices contenus dans ces sept chapitres constituent (...) la matière du programme quotidien, chacun d'eux requérant environ 30 minutes* (p. 5).

Cet ouvrage est également exemplaire en ceci qu'il opte résolument pour les techniques de conditionnement. *L'éducateur devra souvent faire appel à la répétition ainsi qu'aux méthodes habituelles de renforcement positif qui ont pour but de modifier le comportement par des récompenses, sans toutefois rejeter pour autant les interventions d'ordre punitif.* (p. 6). C'est clair, vigoureux et sans équivoque!

On imagine mal un manuel pour les enseignants des classes «normales» préconisant

un tel dressage. Mais, voilà, à partir du moment où l'on a affaire à des enfants qui ont des troubles d'apprentissage, on ne se gênera pas pour recourir à l'enseignement le plus linéaire, le plus bêtement répétitif ainsi qu'aux «bonnes vieilles méthodes». Même le choix des phrases proposées pour les exercices de vocabulaire est révélateur de cette option. Ainsi: *Jacques n'aime pas travailler, il est... (paresseux). Suzanne a gagné le premier prix du concours, c'est la... (gagnante).* (p. 245)

Par ailleurs, à trop disséquer les composantes de la psycho-motricité et à vouloir les faire apprendre par morceaux, on risque fort de transformer la classe en une clinique aseptisée où des petits automates effectuent docilement des exercices dénués de sens. Une clinique dont ils ne sont pas près de sortir. (C.V.)

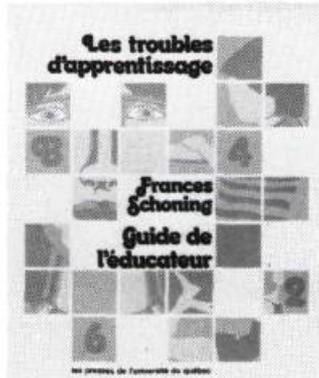
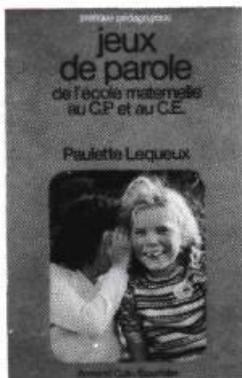
SECONDAIRE

comment apprendre le vocabulaire?

M. DAUMAS, R. LAGANE

Larousse, Coll. Apprendre le français, Paris, 1975, 64 p.

Le titre est absolument faux et je considère que le gouvernement français devrait poursuivre en justice la maison ou les auteurs comme elle le fait pour les réclames publicitaires trompeuses. Ce manuel doit s'intituler «Comment le vocabulaire est fait» ou «Petite syntaxe du vocabulaire», et rien d'autre. En effet, on y trouve une bonne description de la formation des mots et les jeux de dérivations y sont bien expliqués. Noms formés à partir des verbes, des participes, des adjectifs, des noms; adjectifs formés à partir des verbes, des noms; préfixes et suffixes; etc. On peut tolérer que cette description soit attifée de quelques éléments de la théorie de la grammaire transformationnelle et courir le risque que les étudiants considèrent qu'une phrase comme «Il a été ligoté pendant qu'il dormait.» répond au même besoin de la communication que la phrase «Il a été ligoté pendant son sommeil.» Mais on ne peut pas accepter que ce manuel s'intitule *Comment apprendre le vocabulaire?* Les étudiants apprendront comment est fait le vocabulaire et les exercices qu'ils feront ne serviront qu'à mieux maîtriser cette description et rien d'autre. Quand vous demandez à l'élève de transformer «Je crains qu'il n'échoue» en «Je crains son échec», vous ne lui apprenez pas du vocabulaire: il connaît déjà le verbe «échouer» et le nom «échec». Le manuel contient des centaines d'exercices de ce genre et même d'autres fort peu acceptables. En voici un exemple:



Transformez les deux phrases en une seule de toutes les façons possibles.

1. Je regarde cela: le soleil se couche. 2. Il me semble que j'entends cela: le réveil sonne. 3. ...

(L'élève doit écrire: Je regarde le soleil qui se couche — Je regarde le soleil couchant — Je regarde le couchant du soleil — etc.) Les phrases proposées à l'élève sont barbares: il ne penserait même pas à les écrire, lui à qui on apprend la langue française!

Au chapitre de la préfixation, on propose aux élèves de faire l'excellente distinction entre «préfixe productif» (susceptible d'être utilisé consciemment) et «préfixe non-productif» (ce lui qui n'est plus perçu en tant qu'unité autonome dotée d'un sens précis). Encore ici, les exercices ne servent qu'à asseoir cette connaissance sans faire apprendre du vocabulaire et même sans signaler que des mots comme «parapluie», «parachute», «contre-pied», s'associent à des concepts d'objets et non aux deux concepts correspondant aux deux composantes du mot.

Ce manuel, comme tant d'autres, propose une description basée sur l'hypothèse que le discours français peut se décrire comme une réalité indépendante de tous les facteurs qui le produisent. On invente alors une logique qui remplace la vraie fonction des éléments du discours, et quand on est trop coincé (les exceptions, c'est embêtant!), on recourt à la technique du sous-entendu. Enfin, ce manuel, comme tant d'autres, repose sur l'hypothèse que la connaissance objective de la langue en assure la maîtrise. On oublie trop que c'est le cheminement vers cette connaissance, à travers des situations vécues de communication, qui conduira à cette maîtrise. (J.-G. M.)

la science-fiction

Marguerite ROCHETTE

Larousse, *Idéologies et sociétés*, 1975, 192 p.

D'abord considérée comme marginale et infra-littéraire, la science-fiction occupe une place de plus en plus importante dans la littérature actuelle. À tel point qu'on peut s'étonner de la voir si souvent absente des cours de littérature. Marguerite Rochette a voulu combler cette lacune et son petit livre se présente comme un outil pédagogique pour introduire la SF en classe.

Dix-sept courtes nouvelles, souvent pleines d'humour, permettront au profane de se familiariser avec quelques thèmes de la SF et des écrivains comme Stanislas Lem, Poul Anderson, Isaac Asimov, etc.

La seconde partie du livre est constituée par des repères et jalons pour une étude de la SF contemporaine. Le professeur et ses élèves y trouveront quelques données historiques, des indications bibliographiques, des thèmes de réflexion et diverses suggestions d'activités pédagogiques: enquête sur la SF, analyse du récit à l'aide d'une grille, création de nouvelles. L'ensemble constitue donc un «manuel» ouvert qui invite à lire plus et mieux. (C.V.)

LINGUISTIQUE

sémantique générative

Michel GALMICHE

Larousse, *Coll. Langue et langage*, Paris, 1975, 191 p.

Vous avez entendu parler de Chomsky mais que vous disent les noms suivants: Fillmore, Katz, Lakoff, McCawley, Postal...? Ce sont des sémanticiens qui ont, entre autres choses, contesté la séparation (apparemment décrétée par Chomsky) entre la syntaxe et la sémantique. L'auteur du volume relève les différentes thèses de ces sémanticiens et les discute brièvement. En aucun moment il ne met en doute la théorie de la grammaire transformationnelle: il se limite honnêtement à décrire les polémiques et controverses entre syntacticiens et sémanticiens. Tous ces exposés peuvent plaire à ceux qui fréquentent assidûment ces auteurs mais ils demeurent fort difficiles pour les apprentis-linguistes. Le professeur en tirerait néanmoins une conclusion importante: il est dangereux de ne jurer que par Chomsky et d'acheter de gros stocks des grammaires dites nouvelles dans lesquelles on ne retrouve que l'écumé des données complexes de la linguistique. (J.-G. M.)

apports de la psycholinguistique et de la sociolinguistique à la formation des maîtres de français,

Bulletin 10, Fédération internationale des professeurs de français, Juin 1974, 176 pages.

Ce bulletin est le recueil des documents de base et des rapports d'atelier consignés lors du colloque de la FIPF tenu à Montréal en juin 1974. Quarante pages sont consacrées au français, langue maternelle. On y trouve tous les sujets de pointe: apprentissage de la lecture, d'un dialecte standard, de la communication orale et écrite, de l'expressivité créatrice. Le lecteur ne devra pas s'attendre à lire une série de longs

exposés fastidieux; au contraire, il y trouvera de brefs exposés visant à provoquer la réflexion. Comme ces brefs exposés sont suivis des propositions faites dans les groupes d'étude, la reconstitution imaginaire des propos qui se sont tenus entre les deux constituerait un excellent exercice intellectuel. Les propositions elles-mêmes tracent un programme de recherche et de formation des maîtres: le ministère et les universités devraient en tenir compte. En voici trois des plus intéressantes. La première touche la formation des maîtres:

Qu'on sensibilise les futurs enseignants à l'influence de leur langage, qu'on leur apprenne à exploiter leurs ressources en ce domaine et qu'on les rende conscients par des techniques appropriées (le vidéo par exemple) de leur propre langage et de tout leur comportement non verbal devant les élèves.

La deuxième et la troisième propositions résument deux stratégies pédagogiques nécessaires pour rendre l'enseignement du français moins négatif, moins inhibant, plus enrichissant, plus... Les voici:

1. *Observation du parler oral par les élèves et le professeur dans la classe.*
2. *Nécessité de présenter plusieurs variétés de parler français afin:*
 - a) *d'habituer les élèves et les maîtres à la relativité des normes linguistiques;*
 - b) *de se dégager des jugements de valeur;*
 - c) *de constater les différences sans les censurer;*
 - d) *de mener à une prise de conscience de son propre parler. (J.-G.M.)*

DICTIONNAIRES

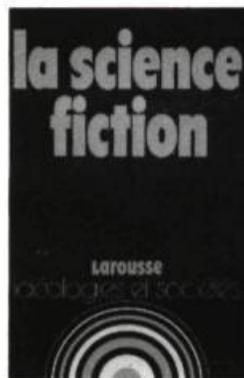
dictionnaire orthographique inverse et fréquentiel

Cahiers du français à l'élémentaire

Jean BEAUDOT, Gabriel FUGULIN, Claude SÉGUIN, Michel VANIER

Min. de l'Éducation, S.G.M.E., 1975, 154 p.

Une bande perforée servant à imprimer le journal *La Presse* a été soumise à un ordinateur. Programmé adéquatement, ce dernier a isolé les mots que contenait cette édition du journal, soit 396 000 mots, correspondant à près de 30 000 entrées. Il a calculé la fréquence de chaque mot ainsi que son rang et a classé toutes les entrées selon l'ordre alphabétique inverse: *étendra* précède donc *entendra* qui précède lui-même *attendra*.



Malgré ses limites qui tiennent au corpus hybride et limité dont on s'est servi, ce dictionnaire peut se révéler fort utile au professeur de français. On sait, en effet, que les principales difficultés orthographiques du français se situent dans la finale des mots. Avec ce dictionnaire, on peut rapidement regrouper un certain nombre de mots se terminant en *-oix* ou en *euil*, ou des participes passés en *-otté* et en *oté*, et s'en servir pour des études systématiques.

Une foule d'autres observations sont possibles sur la fréquence des mots ou de certaines formes verbales. Enfin, qualité supplémentaire, ce dictionnaire est disponible gratuitement au S.G.M.E. (C.V.)

lexis

Dictionnaire de la langue française
Larousse, 1975, LXXI p. + 1950 p.

Un autre Larousse? En tout cas, pas un Larousse comme les autres. À mi-chemin entre le D.F.C. et le *Grand Larousse de la langue française* en sept volumes, le *Lexis* est un dictionnaire de langue. Un dictionnaire qui retiendra sûrement l'attention du professeur de français. La partie grammaticale a été particulièrement soignée: quelque 70 pages, situées au début du dictionnaire constituent une nomenclature des principaux faits de grammaire traités dans l'ordre alphabétique — ce qui la rend très facile à consulter.

Le vocabulaire retenu est de 70 000 mots, ce qui est considérable pour un dictionnaire en un seul volume (que l'on compare avec les 30 000 mots du D.F.C. ou les 50 000 mots du Petit Robert). Cette abondance de termes retenus ne nuit pas à la précision des définitions ni à la qualité des exemples. De nombreuses citations empruntées à des auteurs contemporains illustrent le sens et l'emploi des mots. Les canadianismes de bon aloi ont été intégrés au lexique. Ainsi, à l'entrée *abattré*, on trouvera, après *abattis*, le mot *abatis* et le sens particulier qu'il a ici. Les auteurs font preuve de la même ouverture d'esprit pour les mots de la langue populaire, si longtemps bannis des dictionnaires. Les mots les plus *tabous* sont aussi bien traités que les autres, quitte à prévenir le lecteur: [*Mot grossier, proscrit par le bon usage*]. Une telle absence de puritanisme est assez réconfortante et singulièrement nouvelle! Continuant dans la ligne tracée par le D.F.C., le *Lexis* utilise la technique du dégroupement et du regroupement (voir, plus loin, l'entrevue avec Claude Dubois).

En ce qui concerne les analogies, les auteurs du *Lexis* semblent avoir craint d'en mettre trop. Certes, les synonymes sont indiqués et, le cas échéant, une flèche dirigée vers le haut ou vers le bas indique si le synonyme proposé est plus fort ou moins fort que le premier terme. Ces indications sont extrêmement précieuses et plus utiles qu'une accumulation plus ou moins gratuite de termes à peu près équivalents. On peut toutefois regretter que le jeu des renvois entre des synonymes n'ait pas été fait avec plus de rigueur et plus systématiquement. Ainsi *mi-journée* renvoie à *bêcheuse* et à *pimbêche*; mais *bêcheuse* ne renvoie qu'à *snob* et *pimbêche* ne renvoie à rien du tout! Même remarque pour *wassingue* et *serpillière* pour lesquels il n'y a aucun renvoi de l'un à l'autre alors que ces mots désignent la même chose dans des régions différentes. Or, un dictionnaire devrait précisément favoriser l'accès à la langue de l'autre et permettre aux différentes communautés francophones, en France et hors de France, de mieux communiquer.

Soulignons enfin le fait que les auteurs ont reporté à la fin des articles — et légèrement en retrait — les informations concernant le sens et l'emploi particuliers qu'un mot pouvait avoir à l'époque classique. Ceci évitera bien des confusions entre synchronie et diachronie et permettra une consultation plus sûre et plus rapide. (C.V.)

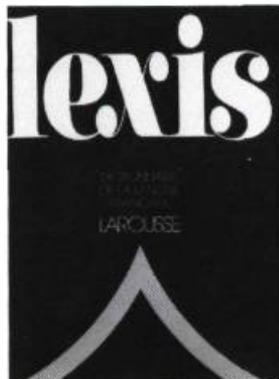
ROMANS

les rebelles

Romain BELLEAU
Montréal, Le Jour, 1975, 207 p.

L'auteur présente son récit comme la rébellion de jeunes dans un pays colonisé mais aussi comme la rébellion du récit lui-même. Dans ce roman construit un peu à la façon du nouveau roman, les éléments romanesques traditionnels sont en quelque sorte contestés: le lieu est imprécis même si la description remarquable est presque photographique, utilisant abondamment les techniques cinématographiques; le temps finit pour ainsi dire par se perdre dans le pourrissement de l'histoire; les personnages sont vaguement identifiés et frôlent constamment ou l'anonymat ou le dédoublement; enfin l'histoire elle-même n'a pas tellement d'importance car elle finit sans trop finir. Elle est soumise à l'alchimie du regard, elle est syncopée dans l'essoufflement de la phrase, elle est suspendue lors de nombreuses digressions, elle est

soumise à cette mécanique sexuelle des personnages, elle s'épanouit dans le développement philosophique final du récit et débouche sans déboucher sur l'incohérence du monde. Récit qui est un vomissement, ce vomissement mécanique du sexe gonflé des personnages qui tirent ainsi qu'un fusil. (p. 124). Et la femme est toujours là comme la terre qui reçoit la décharge, dégradée et meurtrie. Oui, un bien étrange roman. Un texte labouré qui se lit presque sillon par sillon. Roman de la rébellion, oui, du refus global beaucoup plus que le roman de la révolution. Car la révolution a généralement un sens alors que cette rébellion n'est qu'un grand vomissement humain et un vomissement par le bas. Il y a dans le roman quelque chose de «sadien» dans ce constant aller et retour sur le sexe de l'homme. Dans le sexe est ressentie la rébellion (p. 60), la femme «qui est la Révolution» est «une putain que le sperme de tous les hommes commence à recouvrir» (p. 52). On ne s'attaque pas tant à un ordre établi qu'à l'ordre du monde lui-même, qu'à l'homme lui-même anarchiquement dominé par sa pulsion sexuelle: *Quand cesseraient les attentats, rien n'effacerait cet autre. Le corps à nu, le désordre du sexe dressé; le soleil nous tire par le sexe; la gêne de la marche quand le sexe se tend vers l'avant, tire les cuisses, le ventre, la poitrine, les jambes, le ventre gonflé devenu le centre du corps, une matrice, et le sexe la tête chercheuse.* (p. 60). Ce texte n'indique-t-il pas que toute la vie, jambes, poitrine, ventre gonflé de la femme est sous la mitraille du sexe jusqu'à son usure (p. 185), sa décomposition (p. 186). Ce roman, comme la violence innée dans l'homme, appelle la mort symbolisée par la vision apocalyptique des cadavres des hommes semblables à ceux des chiens (p. 206). La vision du monde qui se dégage du monde imaginaire des *Rebelles* débouche sur le non-sens historique de l'homme. Où commence l'histoire, où finit-elle, semblable en son incohérence au personnage dont on ne sait s'il est «je il nous» (p. 207). Et chose étrange, l'écriture est, comme le récit, soumise à cette sorte de cercle vicieux où l'on s'enferme (p. 192). Les personnages comme les rebelles ont des noms qui se ressemblent, se perdent «et on ne sait jamais si le nom qu'il, qu'elle, a donné est le bon, le vrai» (p. 190). Quelle est la vraie frontière, celle du pays à libérer ou la ligne blanche, la page blanche? (p. 184) Le pays à inventer et qui n'existe pas plus qu'un fantôme est-il comme ce roman d'une écriture touffue, dense, histoire sans histoire? «Dans quelle histoire entrerons-nous» peut se demander finalement le lecteur «sans habits, sans fusil...» écrit



Le Canada français vu de France (1830-1914), les traduit éloquentement et est garante à la fois du sérieux et des périls de l'entreprise. Entreprise sérieuse, car la qualité fondamentale de cette étude réside dans la profusion — parfois érudite — des renseignements; périlleuse, car elle est l'aggloméré d'un certain nombre d'articles publiés ailleurs. Pourtant l'auteur nous semble avoir réussi un coup de maître en nous proposant une démarche telle que le livre ne plaira pas seulement aux érudits, mais aussi aux lecteurs pourvus d'une certaine culture. Il a su éviter l'écueil strictement chronologique, en marquant la première partie de repères faciles et en introduisant, dans la deuxième partie, un groupement agréable (mais quelquefois disproportionné) entre les compilations et les témoignages. Il a su ainsi éviter le double piège de l'érudition aride et de la vulgarisation simpliste.

Cette étude à la fois historique et sociale a le grand mérite de nous présenter une vaste fresque de la société canadienne-française du XIX^e siècle. La division du livre en deux parties, «L'ère du sentiment (1830-1880)» et «Une ère de critique (1880-1914)» semble bien correspondre à l'évolution de l'époque et reproduire le passage des «raisons du coeur» à la «raison de l'esprit».

Cependant, l'auteur — on le sent bien — pour éviter le péril de l'érudition, a dû amputer son livre d'un certain nombre de développements et se contenter parfois d'un survol plutôt rapide. On s'attendait à une exploitation plus poussée de la documentation qu'il a accumulée. Fallait-il choisir ce péril-ci pour tomber dans ce péril-là? Des noms nous paraissent oubliés ou traités à la sauvette; la pensée de tel ou tel Français nous est livrée sommairement: on ne nous dit pas toujours les pourquoi et les comment des critiques formulées par nos «visiteurs». C'est bien là le principal reproche que nous formulerions à l'égard de cet ouvrage. D'autre part, l'auteur n'aurait-il pas dû recourir plus systématiquement aux journaux et revues, qui constituaient les véhicules les plus courants et les plus accessibles de la communication à cette époque? Il y aurait trouvé une manne précieuse!

Enfin, l'intéressante bibliographie de la fin est gâtée par l'Index onomastique très mal bâti qui la suit: négligences impardonnables dans l'ordre alphabétique, erreurs de référence, nombreuses omissions de noms. Cet index a été malheureusement confectionné à la hâte et perd tout son attrait et son utilité.

Malgré ces quelques réserves, l'ouvrage nous semble d'un bon ouvrier, même s'il n'exclut pas certains partis pris évidents (qui menacent gravement l'objectivité de l'historien) et quelques tics (Plon Plon, les «sic» avec point d'exclamation, l'emploi familier des prénoms). En somme, un livre qui confirme la valeur de la déjà prestigieuse collection des Presses de l'Université Laval. (Gilles Dorion)

SOCIÉTÉ

le privé et le public.

Jacques GRAND'MAISON,
Montréal, Leméac, 1975, 2 tomes.

«Savons-nous vivre?» Telle est la question fondamentale formulée par Jacques Grand-Maison dans cet énorme et passionnant essai portant à la fois sur le sens et sur la qualité de notre vie, aussi bien individuelle que collective. Ce livre m'a fait comprendre, par exemple, pourquoi la dernière assemblée des professeurs de la Faculté des lettres de Laval n'a réuni qu'une quarantaine de professeurs sur un total possible de cent soixante. Où étaient les cent vingt autres? À leur vie privée!

Après avoir établi la problématique où se situe le tandem privé-public, l'auteur note, d'une part, que la vie publique devient envahissante, l'État ayant acquis de nouveaux rôles et les media atteignant l'intimité des foyers, d'autre part, que beaucoup se replient sur le terrain privé: ... *Le boulot, la maison, les loisirs de fin de semaine. Le reste importe peu.* (p. 35). La participation est la préoccupation d'une infime minorité de citoyens. L'objectif de l'ouvrage est de dégager de cette dichotomie entre le privé et le public les raccords possibles et l'insertion nouvelle de l'individu dans la communauté humaine, par la prise de conscience du réseau de relations qui se tissent au cours de sa vie quotidienne et par la transformation de son milieu de travail.

Grand'Maison décrit cette fois en des termes plus simples que dans ses précédents ouvrages le point précis de l'évolution où se trouve actuellement la collectivité québécoise: *Beaucoup de citoyens ne croient plus à la scène publique (...) à cause de l'impuissance politique des institutions publiques et gouvernementales, que maintiennent les pouvoirs dominants.* (p. 49). Ces «pouvoirs dominants» sont au pre-

mier chef les grandes corporations internationales et privées, devant lesquelles l'État *n'a pas le droit de reculer*. Les citoyens ont donc le devoir de *façonner de nouveaux modèles sociaux et, particulièrement, certaines formes inédites d'auto-gestion sociale graduée.* (p. 178). Il ne faut plus laisser à une classe supérieure, éloignée du peuple, la définition des situations et des objectifs (comme cela s'est fait même au sein de la «révolution tranquille»), mais s'impliquer dans des mouvements communautaires, surtout dans les milieux de travail, par un approfondissement des motivations et des appartenances. De cette façon les citoyens du Québec pourront échapper à ces opiums nouveaux qui les assaillent dans leur vie privée et qui ont pour noms: LOTO, ASTRO, PORNO, AVCO, EXPOS, PHARMACO, TEMPO. Un livre à lire, et beaucoup moins compliqué qu'il n'en a l'air. Il s'agit de la plus solide charge qu'on puisse imaginer contre le libéralisme économique et contre «les clowns qui nous mènent». On comprend la réaction apeurée de l'un d'entre eux. (Alonzo Le Blanc)

POÉSIE

chouennes

Pierre PERRAULT
L'Hexagone, Montréal, 1975.

Pierre Perrault reprend dans ce recueil *Portulan, Ballade du temps précieux* et *En désespoir de cause*. En plus trois inédits dont cette belle *Chanson de Marie*. La poésie de Perrault ne se cache pas, elle éclate dans les mots et s'épanouit en images. Elle invite même à l'insurrection légitime avec *En désespoir de cause* car, comme le dit le poète, «toutes les révolutions sont stupides sauf celles qui réussissent». Même si le poète sait aussi qu'il ne sortira pas vivant «de ce poème à outrance». (A.G.)

comme miroirs en feuilles

Denise DESAUTELS
Le Noroît, Montréal, 1975.

Poésie qui se cramponne à la tendre violence de vivre. La vie se cherche dans l'espace immense et l'être est menacé de néantisation. Il s'effiloche. Les temps sont des prisons diverses. Doucement lyrique et belle, poésie qui campe en l'amour. (A.G.)

